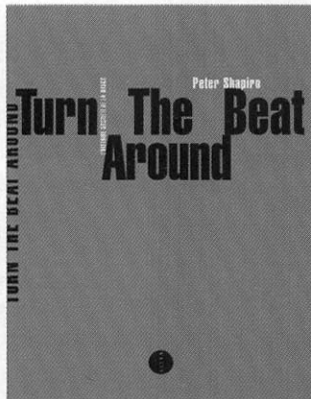


DISCO SABBAT

Début des années 1970. La crise économique ravage New York, le centre-ville est déserté par les classes aisées, la promiscuité sociale installe incertitude, angoisse et violence dans la Grosse Pomme, qui ressemble furieusement à un trognon rongé par les desperados et les *freaks*. Le terrain est propice pour un sursaut de plaisir effréné : ce sera la disco, musique de l'extase plutôt que de l'amour, de l'oubli de soi plutôt que de la survie. Des soirées dans des lofts puis dans des hangars désaffectés s'organisent, où des Afro-Américains confectionnent eux-mêmes les boucles musicales du vertige progressif. En réarrangeant des morceaux déjà existants pour les aiguïser et les allonger, ces docteurs Faust du *climax* leur confèrent une aura charnelle et une sensation d'extase infinie à la radicalité au diapason de la radicalité de la vie urbaine. Les premiers DJ arrivent, isolant les breaks de batteries de James Brown et tous les passages les plus excitants de certains titres de funk ou de soul pour les aligner indéfiniment. L'idée est simple : rien que du plaisir étiré à l'infini, pas de temps mort, et la sexualité suivra dans cette hyperfestivité célébrée dans des clubs plus décadents qu'une orgie mise en scène par Pétrone. Le chant se transforme en gémissement orgasmique sur des morceaux en suspens symphonique pendant vingt minutes. La disco devient finalement une forme de vide plus radical et plus équivoque que le punk. Le généreux Peter Shapiro retrace avec une précision gouailleuse la genèse de cette musique bicéphale – la Northern Soul anglaise pour la face européenne, la soul de Philadelphie et les DJ de New York pour le profil américain. Mais le plus étonnant dans la disco est l'avènement de son mouvement bien avant sa musique. Les minorités sexuelles assoiffées de plaisir et tous ceux qui voulaient passer du bon temps la nuit de façon non raisonnable réclamaient une musique qui n'existait pas et qui était fabriquée de manière artisanale avec un magnétophone, du ruban adhésif et des ciseaux, des années avant que les producteurs ne suivent et publient enfin des productions originales. Pour ouvrir ainsi la voie aux starlettes scintillantes du genre et qu'advienne le règne de la madone pornographique Donna Summer avec l'obsédant / *Feel Love*, son rythme vil et éthéré, et ses rôles sexuels si froids et désincarnés. Ils allaient hisser la disco dans un entre-deux et une ambiguïté jamais levés. Depuis, son mystère reste intact mais son insouciance a disparu à jamais.



Peter Shapiro. *Turn the beat around*, Alia, 496 pages, 25 €.